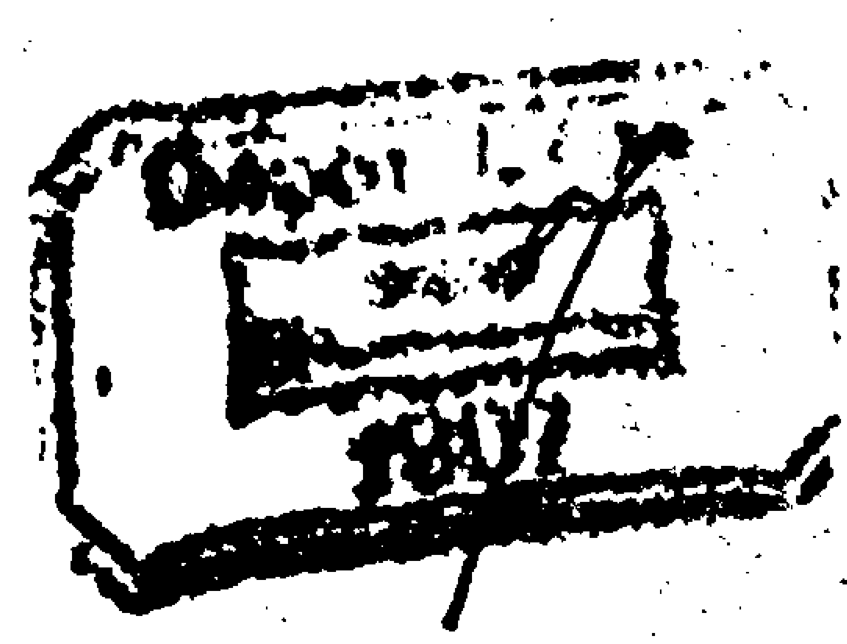
Prix du N° : 0.75 N° 7 1er Juillet 1907

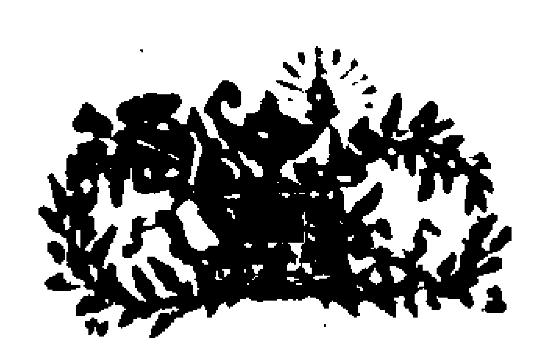




Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

> Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurons toujours assez de moyens.
>
> LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

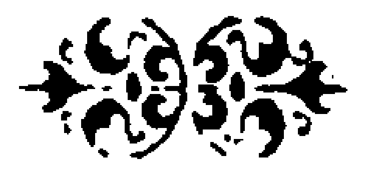
Prix du N° : 0.75 *N° 7* *1er Juillet 1907*

Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr. — Étranger. 9 Fr. | RÉDACTION-ADMINISTRATION 110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :



ÉDITION
des Bureaux d'Études Psychiques
110 Rue Richelieu, Paris

L'Onomatomancie

Par *Onomatomancie*, comment as-tu nom ?

RABELAIS.

De toutes les sciences occultes, l'*Onomatomancie* ou *Onomancie*, mot qui vient du grec *onoma*, nom, et de *mentia*, divination, est certainement l'une des moins connues. Cette science divinatoire qui, à l'aide d'un examen conventionnel, des chiffres, des nombres, du nom d'une personne quelconque, d'une ville ou simplement d'un évènement important, déduit des horoscopes dont plusieurs sont vraiment curieux, se rattache essentiellement à la Kabbale de laquelle elle forme même un chapitre spécial. Les rabbins en ont fait remonter l'origine jusqu'à Enoch, père de Mathusalem et comme pour la Kabbale proprement dite, c'est chez les Hébreux que nous en trouvons les premières applications.

Aussi compliquée que la *Chiromancie*, aussi mathématique que *l'Astrologie*, l'*Onomatomancie* est principalement basée sur des valeurs relatives attribuées aux lettres alphabétiques, ainsi qu'à la combinaison et à la disposition de ces lettres dans la formation d'un nom. Les chiffres dits : *fatidiques* ont également une valeur particulière dans ces calculs. C'est ainsi que le chiffre

sept a joué un rôle considérable dans l'histoire du monde. Toujours selon les rabbins, Joseph, patriarche Juif, fils de Jacob et de Rachel, aurait utilisé l'*Onomatomancie* pour prédire la mémorable famine d'Egypte qui dura *sept* années. Nombreuses sont les autres circonstances où ce chiffre *sept* revient. A titre de mémoire je rappellerai seulement les *sept* dénominations plus généralement connues, se rapportant à cette particularité, savoir :

Les *sept* jours de la création,
Les *sept* péchés capitaux,
Les *sept* sages de la Grèce,
Les *sept* principales planètes ayant une influence sur la nôtre,
Les *sept* jours de la semaine,
Les *sept* couleurs du spectre solaire,
Les *sept* ouvertures du visage humain, etc.

A ceci se rattache le chandelier juif à *sept* branches et le *septième* ciel, celui de Saturne, dans l'astronomie antique. Chez les Hébreux le nom d'un esprit déclaré impur, écrit sur une lamelle d'or et placé sous la langue d'un enfant premier né, constituait une partie essentielle de la divination chez ce peuple. Mais c'est surtout chez les Grecs où la secte pytagoricienne se montra très pratiquante des spéculations de l'*Onomatomancie* sur les *noms* et sur les *nombres*.

Ainsi, les pytagoriciens enseignaient que le privilège de nommer, devait être réservé aux sages, c'est-à-dire aux initiés de l'*Onomatomancie*, déclarant que chaque lettre a son nombre certain qui présage l'avenir, et que, par ce moyen, on peut découvrir la destinée des hommes en calculant la somme des nombres fournis

par les lettres de leur nom respectif. D'ailleurs c'est pour cette pratique divinatoire que Pytagore nous a laissé une table onomatomanncienne désignée sous le nom de ROUE DE FORTUNE (Fig. 1), sur laquelle les lettres séparées en douze parties, correspondent aux douzes signes, *ou maisons*, du Zodiaque (1). Partant de ce principe, dans un conflit entre deux individus, celui dont le total des lettres composant son nom l'emporte sur celui de son adversaire, doit être supérieur dans un combat, dans un procès, voire même au jeu.

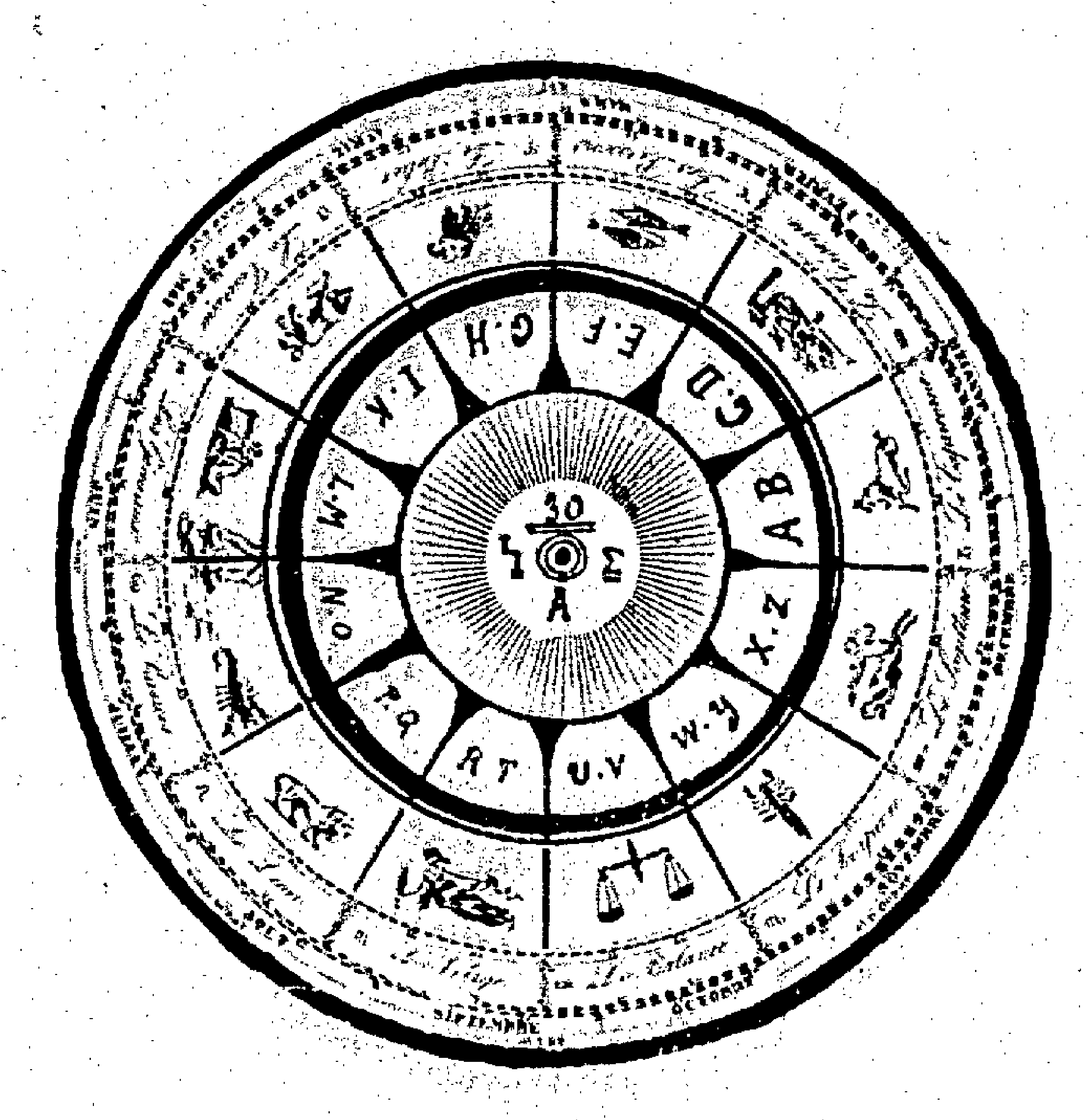


FIG. 1.
La *Roue de Fortune* de Pytagore (*Collection de l'auteur*)

1. — Ragus. — *De la Divination* — (Livre 2, Chapitre 4).

Toujours d'après les indications de Pytagore, le nombre *impair de voyelles* dans un nom propre était de mauvais augure et présageait quelque lamentable accident. Mais la méthode pytagoricienne n'est pas unique, il y en a plusieurs autres dont la plus commune consiste en la suite d'opérations que voici : (1) On commence ordinairement par calculer le total des noms du père et de la mère, du consultant ; puis du mois de sa naissance, du jour, du lieu, du signe zodiacal, et de la planète visible le jour où il est né, tout cela en se servant de la langue latine. On divise la somme totale par TRENTE et on prend pour base de la prédiction, le nombre qui est au quotient de la division. C'est là de l'*Onomatomancie* numérique ou *arithmomancie*.

Dans la méthode purement pytagoricienne, on voit en consultant la ROUE DE FORTUNE, que la lettre A tient sa vertu du soleil et qu'elle est rapportée au signe du capricorne ce qui, suivant Ragus, lui assigne le chiffre 13. Quant aux autres signes du zodiaque, Ragus leur reconnaît également une valeur personnelle, tel que le bélier qui vaut 94 et le soleil qui vaut 55, valeurs qui sont à ajouter à celle du nom du consultant, lorsqu'il s'agit d'établir un horoscope.

Henry Cornélius Agrippa de Nettesheim nous a également laissé une table *onomatomancienne* où chaque lettre de l'alphabet est en regard d'une valeur numérique (Fig. 2) « Il est certains nombres, dit cet auteur, dont Dieu a voulu nous montrer l'importance en les plaçant sans cesse sous nos yeux ! » Tel est selon lui le chiffre 1 ou le nombre 3 qui reviennent sans cesse

1. — Gilbert-Charles-le Gendre. *Traité de l'opinion*. (Tome second, pages 412 et suivantes). Ouvrage publié en 1735 (*Collection de l'auteur*).

dans les combinaisons les plus diverses. Dans la table d'Agrippa on remarque les lettres A. E. H. I. qui y sont indiquées comme étant des lettres heureuses ; et au centre de la table, entourant un crâne sur deux tibias, signe funèbre, les lettres B. C. D. qui sont des lettres infortunées (1). Ce même auteur, dans le second livre de sa *philosophie occulte*, traite ensuite de la

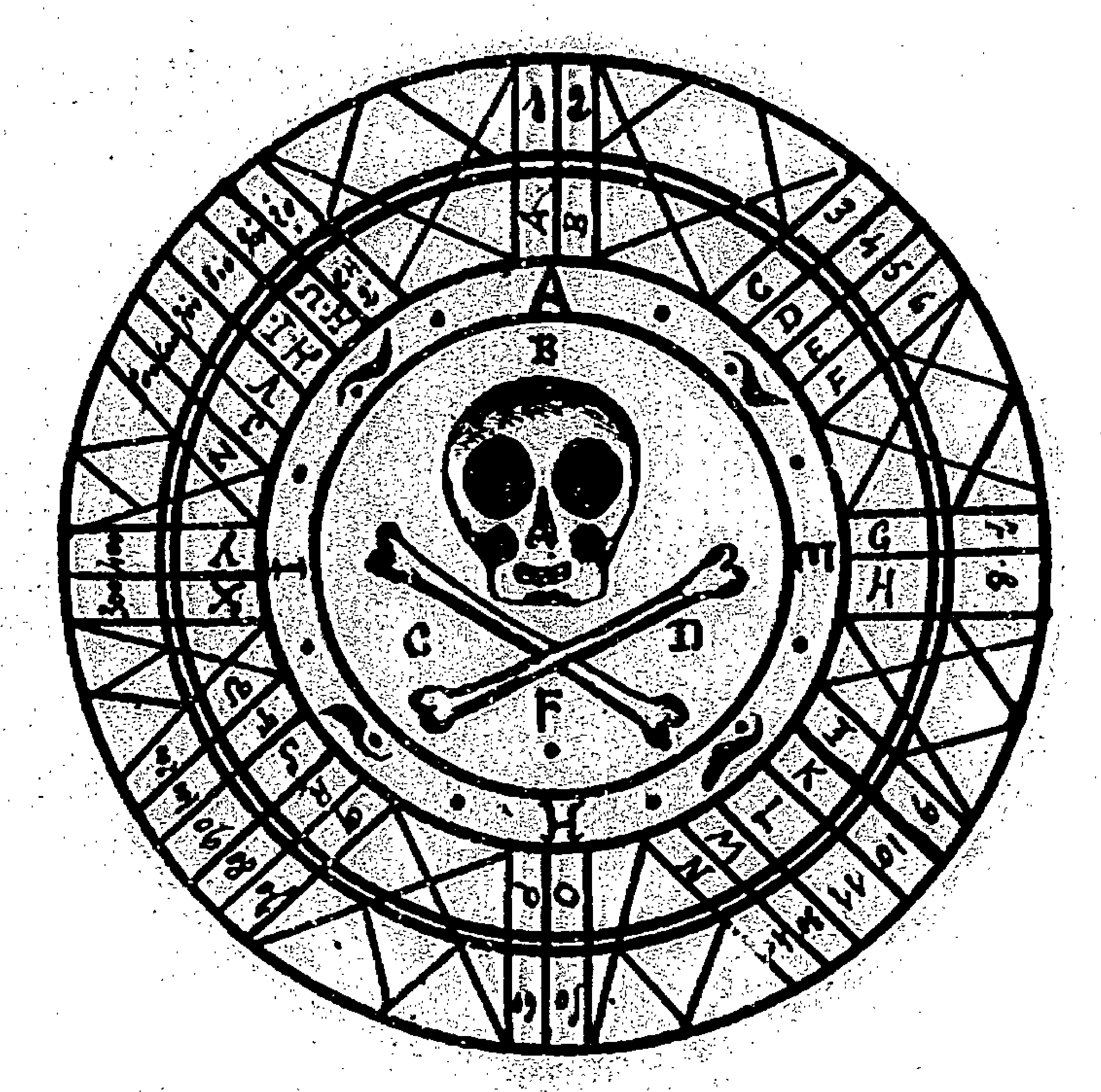


Fig. 2. — Table *onomatomancienne* de Cornélius Agrippa (*Collection de l'auteur*).

vertu des nombres et des lettres. *L'échelle numérique* est, dans le monde cosmique, *l'essence divine ;* dans le mon-

1. — Cornélius Agrippa. — *De occulta Philosophia* (Livre 2, chapitre 20) Ouvrage publié en 1531. (*Collection de l'auteur*).

de *intellectuel*, elle est *l'intelligence* même ; dans le monde *céleste*, le *soleil* ; dans le monde *élémentaire*, la *pierre philosophale* ; dans l'homme, le *cœur*, et enfin, dans le *monde infernal*, Lucifer ou le principe des *anges ténébreux*.

Les Grecs, dit Léon Scott, étaient tellement asservis à cette science de l'*Onomatomancie* et ils étaient tellement superstitieux en ce qui concerne l'influence des noms, qu'ils rejetaient ceux d'Ariane, de Déjanire, de Polyxène, de Cassandre, de Paris, d'Hector, de Tantale, de Panthée et d'Hippolyte, comme étant autant de noms funestes. Il en était de même pour celui d'Hécube qu'ils ne voulaient pas prononcer et il fut démontré qu'il était avéré, selon les règles de l'*Onomatomancie*, que Patrocle serait tué par Hector et Hector par Achille. On basait cette déclaration sur ce que le nom de Patrocle ne montait qu'au total de 861 et celui d'Hector à 1225 contre celui d'Achille qui formait 1501, d'après la ROUE de Pytagore. Une autre méthode romaine démontra la même chose pour Achille tuant Hector, mais avec un autre calcul plus simple, qui consistait à ne compter dans les noms que les lettres ayant une valeur numérique romaine, cette méthode démontra donc que le nom de Hector valait 100 contre celui d'Achille qui compte 201 :

HECTOR=C soit=100.
ACHILLE=C. L. L. I, soit=201

Les Romains empruntèrent ces idées aux Grecs et les exagérèrent au point de consulter les oracles *onomatomanciens* pour toutes leurs entreprises et de faire même des sacrifices aux Dieux, afin d'obtenir des divinités la révélation d'appellations favorables. A Rome, comme

à Athènes, on recherchait, dans les cérémonies religieuses et les affaires publiques, les personnes ayant un nom d'heureux augure. Par contre on écartait soigneusement les noms d'une signification jugée malencontreuse. Pour les dénombrements, les enrôlements et les appels de colons, on commençait toujours par les noms de : Valérius, Salvius, Statorius que l'on regardait comme des noms de bon augure. La tribu *Fancia*, étant au contraire célèbre par ses malheurs, était régulièrement évitée et s'il arrivait qu'au cours d'un débat quelconque un membre de cette tribu se prononçât le premier, c'était là un présage effrayant, car la tribu Fancia avait opiné la première, lors de la prise de Rome après la journée d'Allia.

Le seul nom de Regillianus fit sacrer Empereur celui qui le portait et Jovien obtint la même faveur parce qu'il n'y avait qu'une légère différence entre son nom et celui de Julien, dont la mémoire était chère aux cohortes romaines qui disposaient de l'Empire. L'*Onomatomancie* fut encore en vigueur à Rome au temps des persécutions contre les chrétiens. La signification du nom joua un rôle important dans le choix du supplice tel que pour Saint-Hippolyte qui fut condamné a être tiré par quatre chevaux pour justifier la signification de son nom.

Henri Martin rapporte, selon Vapiscus, la curieuse anecdote suivante où nous voyons un nom qui a coûté la vie à son possesseur. Dioclétien, séjournant dans une hôtellerie du pays tongrien (Belgique) tandis qu'il servait encore dans les grades inférieurs de la milice, se débattit fort avec l'hôtesse pour le prix de ses repas : « Dioclétien, lui dit cette femme, tu es trop avare.
« — Je serai généreux, répliqua-t-il en riant, quand je
« serai Empereur. — Dioclétien, reprit l'hôtesse, ne

« plaisante pas ; tu seras Empereur quand tu auras tué « un sanglier. » Or cette femme était une druidesse. Dioléctien pour réaliser la prophétie fit longtemps une chasse acharnée aux sangliers, mais en vain. Lorsqu'un jour il crut enfin avoir trouvé le sens caché de l'oracle en tuant le préfet du prétoire nommé *Aper* (nom du sanglier en latin), lequel avait trahi l'Empereur. Peu de temps après, ce simple fils d'esclave se fit sans difficulté proclamer Empereur par l'armée d'Orient.

Cette science superstitieuse apparaît jusque dans les temps modernes. Au moyen-âge, un poète nommé Le Maire de Baval, n'hésite pas à attribuer toutes les infortunes de Marguerite d'Autriche à la seule lettre M qui commence son prénom, ainsi que les mots : *malheur*, *mal*, *misère*, *martyre*, *malédiction*, *mauvais*, *maladie*, *maléfice*, *mort*, etc. Au XVII[e] siècle, le célèbre du Plessis Mornay, chef protestant surnommé le *Pape des Huguenots*, mort en 1623, ayant trouvé dans le nom du Pape Paul V le nombre 666, qui est, ainsi que je l'ai déjà dit dans le chapitre précédent, celui de l'Apocalypse (1), a été regardé par les Réformés comme une découverte d'un haut intérêt.

Une méthode *onomatomancienne* toute moderne, consiste à additionner les nombres formant les dates déjà connues d'une existence et à les ajouter à une date fixe. Par exemple l'*Onomatomancie* a ainsi prédit la chute de Louis Philippe I[er]. A sa date d'avènement au trône de France, 1830, si l'on ajoute sa date de naissance, 1773, en décomposant cette seconde date comme il suit, on obtient :

1. — *Apocalypse*. (Chapitre 13, versets 13 et 18). *Ne ouis possit mecre, aute vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiæ, aut numerum nominis ejus, etc.*

Date d'avènement au trône........	1830
Date de naissance 1773 dont en pose les chiffres ainsi :...............	1
	7
	7
	3
Révolution et chute de la Monarchie	1848

Un autre exemple assez curieux mérite aussi d'être cité à ce sujet. On sait que la Terreur fut enfin close par la chute de Robespierre, l'an II de la République (1er Juillet 1794). Or, l'addition des chiffres composant la date de cette année 1794, opérée comme je viens de l'indiquer, donne le tableau suivant que l'on peut s'amuser à prolonger :

Fin de la Terreur.................	1794
	1
	7
	9
	4
Fin du Premier Empire...........	1815
	1
	8
	1
	5
Révolution de Juillet. Avènement des d'Orléans	1830
	1
	8
	3
	0
Mort du duc Ferdinand-Philippe d'Orléans. Décadence de la nouvelle dynastie.	1842

etc.

Il y a d'autres méthodes d'*Onomatomancie*, mais dont le développement m'entraînerait beaucoup trop loin dans ce résumé d'étude. Pourtant je dois encore citer la méthode *anagrammatique* qui consiste à décomposer le *nom* donné, de manière à former avec les lettres qui le composent des noms ou des mots, dont la signification fournit certains présages parfois curieux et amusants. Ainsi l'Abbé Charles Genest, poète français mort en 1719, avait un nez énorme, un nez dont paraît-il on ne peut se faire une idée. On avait par cette méthode *anagrammatique* trouvé dans son nom et dans son titre d'abbé, cette exclamation : « *Bah ! ce est large nez !* » la lettre *z* mise pour la valeur de l'*s*.

Certes, au point de vue pratique, un mot peut donner lieu à autant d'anagrammes qu'on obtient d'expressions différentes par les permutations diverses que l'on peut créer avec les lettres de ce mot, et les anagrammes qui s'obtiennent par le simple renversement des lettres d'un nom, sont assez rares (1). On cite cependant l'exemple curieux de *Roma* dont l'anagramme était *Amor*, l'un des noms mystérieux de Rome ; à part celui-là, il n'y a guère que le mot *Relever* qui donne un anagramme aussi parfait, celui de : *Reveler*.

Cette pratique des anagrammes est fort ancienne. En dehors de cet exemple romain, le nom du roi Egyptien Photémée-Philadelphe donna un anagramme non moins bizarre. En changeant de place les lettres du mot *Ptolemaios* on fit *apomelitos* ce qui veut dire « *qui vint du miel* » et l'on sait que Ptolémée-Philadelphe qui était laborieux et qui fonda la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, avait pris *l'abeille* pour emblème. De mé-

1. — *Mystères des Sciences Occultes*, par un Initié (Ouvrage anonyme sans date d'édition).

me celui de l'une des reines Arsinoé, devint *ioneras*, c'est-à-dire « *violette de Junon* ».

Au moyen-âge l'anagramme fut cultivé avec grand soin et les tireurs d'horoscopes en découvrirent de très intéressants. Voici par exemple le nom d'un certain *André Pujom* dont l'anagramme donna ces mots mystérieux : *pendu à Riom*. Effectivement, cet individu ayant assassiné un marchand, fut bel et bien pendu à Riom, chef-lieu d'Arrondissement du Puy-de-Dôme. Dans le nom du moine Jacques Clément, assassin de Henri III, on trouva cette phrase : *c'est l'enfer qui m'a créé*. Un autre anagramme historique et prophétique est celui que l'on a trouvé dans ces deux mots : RÉVOLUTION FRANÇAISE desquels on tira : UN CORSE VOTÉ FINIRA.

Combien d'autres anagrammes typiques on pourrait encore citer ainsi ! Mais il faut se limiter, et pour cela je terminerai cette liste par une dernière citation assez ignorée. Il paraît que, lorsqu'on amena Jésus devant Pilate, celui-ci demanda au futur crucifié : « QUID EST VERITAS ? » Quelle est la vérité ? Ce à quoi le Christ aurait répondu par cet anagramme qui contient toutes les lettres de la question posée par Pilate : « EST VIR QUI ADEST ! » C'est l'homme qui est devant vous !

De nos jours cette superstition n'est pas complètement éteinte. La préférence que l'on peut avoir pour tel ou tel nom ; le dédain que certaines personnes éprouvent pour un personnage inconnu d'elles, mais dont elles entendent simplement prononcer le nom composé de syllabes qui sonnent désagréablement à leurs oreilles; le grotesque évoqué par Hyacinthe, ou Onésime, Pulchérie ou Euphémie, sont autant de restes conventionnels de la vieille *Onomatomancie*. Un poète de ma con-

naissance a très heureusement exprimé dans une pièce restée inédite, ces sentiments divers que font naître en nous quelques noms propres féminins :

LITANIE DES NOMS DE FEMMES (1)

Indécis, quelques uns ont le vague du rêve :
Laure, Edith, Geneviève.
Quelques-uns font hurler la dive poésie :
Gertrude, Anastasie.
Ceux-ci semblent des fleurs que la lumière baise :
Gabrielle, Thérèse.
Ceux là sont des concerts riches en harmonie :
Florentine, Herminie.
D'autres sont les dompteurs de la chair trop rebelle :
Eliane, Isabelle.
Et d'autres en la voix fondent avec délice :
Louise, Jeanne, Alice.
Mais le nom éternel, le beau nom que l'on prie,
C'est votre nom, Marie.

En résumé ce n'est pas comme science occulte véritable qu'il faut maintenant considérer l'*Onomatomancie*. Ceux qui persistent à l'envisager comme les Pytagoriciens antiques, sont des superstitieux à l'esprit faible et il est certes plus raisonnable, plus sensé, de voir là un ensemble de méthodes curieuses, dont quelques-unes sont susceptibles de nous procurer certaines distractions intellectuelles, par les jeux d'esprit souvent bizarres, qui peuvent en dériver.

EUGÈNE DEFRANCE.



1. — Poésie inédite de M. Auguste Chatain. Bourges 1897.

EGO

Vous trouvez que votre existence n'est qu'une « routine », qu'il n'y a « jamais rien de nouveau » dans votre vie, vous êtes las de vous considérer comme une simple « machine », parce que vous ignorez qu'il suffit d'un peu de bonne volonté de votre part, pour arriver à un état de parfait contentement et de bonheur durable.

« Qui êtes-vous » ? demandais-je l'autre jour à une dame élégante, et dont la physionomie me parut intelligente.

« Je suis la femme d'un grand Industriel de Fleury-sur-Seine » répondit-elle.

« Et vous » ? dis-je à une autre.

« Je suis la couturière d'en face, me dit-elle, rougissant et retirant, en même temps, des épingles et des aiguilles piquées sur son corsage ».

Puis, à un Monsieur présent, je posai la même question : « Je suis M. l'Administrateur des Douanes de D., chevalier de la Légion d'honneur ».

Alors je me tournai vers un petit garçon âgé de cinq ans environ, qui me regardait les yeux grands ouverts, l'air étonné : « Et toi, petit » lui dis-je, « qui es tu » ?

« Je suis... », dit-il hésitant, « eh bien,... je suis Moi ».

« Mais, explique-toi mieux ; qui est-ce « Moi » ?

Il regarda autour de lui, réfléchit un instant, et me répliqua enfin, l'air presque fâché :

« Eh bien, ***Moi-même***, je suis ***Moi***, rien de plus » !

La Dame qui a comme mari le *grand industriel* est devenue « la femme » de ce digne personnage ; la couturière « d'en face » n'est rien de plus que la machine qui dirige les aiguilles ; l'homme qui administre les Douanes de D., et qui est décoré de la Légion d'honneur, n'est que le paletot sur lequel il a fixé le ruban de cette décoration.

Il n'y a, dans toute cette assemblée, que l'enfant seul qui ne se classifie pas, qui n'est ni machine, ni routinier, ni fat. C'est lui seul qui sait qu'il possède un « Moi », qu'il est quelque chose de libre, un être qui a droit à faire valoir sa propre individualité, à jouir de son indépendance.

Mais l'enfant ne sait pas que lui seul a raison, et il est plutôt honteux de ce qu'il regarde comme une infériorité. C'est à cause de cette ignorance que plus tard, s'il est comptable, tout en alignant des chiffres, il deviendra lui même un chiffre, aussi bien que les autres sont devenus « la couturière » et « M. l'Administrateur ». L'enfant en grandissant perd aussi son « Moi ». Il devient un simple appareil d'enregistrement de ses expériences, de ses succès et de ses échecs. Demandez-lui son opinion sur lui-même, il calculera sa valeur personnelle sur « ce qu'il a fait ». A part une certaine vanité, nous souffrons tous, ou presque tous, d'un manque de confiance en nous-mêmes, en notre force et notre endurance. Et vous, cher lecteur, n'en faites-vous pas autant? N'êtes-vous pas, vous aussi, devenu « M. l'Administrateur précité » ou tout bonnement « l'employé » de cette personnalité ? N'avez-vous pas oublié, sous le poids de vos ennuis et de votre responsabilité, que jadis, dans le lointain passé, vous étiez un simple « Moi », un être plein de confiance, plein d'enthousiasme, et qu'à cette époque vous ne doutiez jamais du succès à venir ?.

Cette certitude de réussir, cette ferme croyance en notre force et cette confiance en nous-mêmes sont les conditions primaires sans lesquelles il n'y a aucune possibilité de succès.

Quand, dans une ville étrangère, nous sommes à la recherche d'une maison, nous savons combien il est nécessaire de ne pas perdre de vue la direction dans laquelle se

trouve l'endroit désiré. La ville étrangère, *c'est la vie* ; c'est le but de nos recherches, de nos travaux ! C'est le succès que nous souhaitons sous une forme quelconque. Pourquoi donc alors nous laissons-nous détourner continuellement par des obstacles plus ou moins faciles à détruire et souvent même insignifiants ? C'est simplement parce que nous avons perdu l'enthousiasme de l'adolescent, et, pire encore, parce que nous sommes fiers de nous en moquer. Est-il raisonnable, cependant, de vouloir réussir quand nous entrons dans la lutte, l'esprit blasé, manquant de zèle, quand, au fond de notre cœur, nous doutons de la probabilité, souvent de la possibilité même de notre succès ?

Si la psychologie ne savait servir qu'à des soirées d'Hypnotisme, si ses effets se limitaient à ces manifestations de « l'esprit subjectif », quel dommage pour le temps gaspillé dans ce but !

Mais la psychologie, c'est l'étude de la vie ; c'est l'application de l'Auto-suggestion, c'est-à-dire l'Hypnotisation de nous-mêmes, et là se trouve le secret du Bonheur !

Ce n'est qu'en étudiant ardemment ces questions psychologiques que l'on peut comprendre le « Pourquoi » des choses ; ce n'est que lorsqu'on les connaît parfaitement que l'on possède l'art de détruire le chagrin par le plaisir. Au fond de nous tous, loin des questions terre-à-terre, élevée au-dessus de tout ce qui nous tourmente et ce qui nous réjouit dans la lutte pour la vie, là en notre intérieur, brille cette lumière que nous avons toujours appelé notre « âme », ce que j'appelle aujourd'hui notre « Moi ». C'est là que nous sentons la jouissance que nous donne l'art, le contentement que nous éprouvons devant une difficulté surmontée ou un devoir accompli. C'est notre « Ego » seul, qui sait nous rendre vraiment heureux ; il n'y a que lui qui nous procure les satisfactions détachées de toutes circonstances matérielles.

Le bonheur consiste donc dans l'harmonie parfaite qui doit exister entre nos sentiments et notre vie extérieure. Quand Mahomet dans sa parabole vit l'inutilité de deman-

der à la montagne de venir à lui, il prit la résolution d'aller à la Montagne. Si tout nous prouve que nos désirs sont irréalisables, ne vaudrait-il pas mieux imiter l'exemple du prophète ?

Certes, la doctrine serait mauvaise pour quiconque déclarerait se contenter du peu qu'il possède, sans jamais essayer d'améliorer son sort par sa propre énergie.

Mais il est certain que souvent nous désirons nombre de choses tout simplement parce qu'elles nous plaisent et que nous ne nous sentons pas disposés à lutter pour les obtenir.

Si donc le bonheur est le résultat d'un état d'harmonie entre nos sentiments et notre vie extérieure, nous n'avons qu'à travailler fermement dans cette voie et mettre nos aspirations en ligne directe avec nos capacités, pour en obtenir le moyen simple et infaillible destiné à nous assurer une vie pleine de satisfaction constante.

C. R. Sadler.



Mémoires d'un Moraliste

NUIT DRAMATIQUE

« Fais ton devoir, » m'avait dit mon père. Je le fis ce jour-là, et jamais je n'eus tant de peine à le faire. Je restai tout le jour à mon rang de combat, écrasé par la douleur, par l'anxiété, marchant, agissant comme un automate.

Dans l'après-midi, la bataille se décida à notre avantage. Notre armée entière était entrée en ligne, les Prussiens avaient été repoussés, et nous gardions nos positions. Notre aile droite avait même gagné beaucoup de terrain vers Mars-la-Tour.

Le Deuxième corps campa autour de Gravelotte.

Le soir vint.

De nombreux blessés étaient rapportés aux ambulances. Je guettais les convois, cherchant à reconnaître mon père parmi les malheureux couchés sur les civières ou sur la paille des charrettes. J'entendais dire qu'on ne pourrait pas pendant la nuit relever tous les blessés; il y en avait trop; l'armée avait perdu dix-sept mille hommes.

Et dans mon cerveau fiévreux, je voyais mon père étendu sur la terre, sans secours, souffrant, gémissant, m'appelant peut-être, peut-être mort aussi.

A la fin, affolé par cette pensée, je résolus d'aller à sa recherche.

Six ou sept kilomètres me séparaient de l'endroit d'où il était tombé. Je les franchirais aisément, et le matin j'étais resté assez longtemps sur la route de Rezonville à Gorze pour avoir dans la mémoire quelques points de repère.

La difficulté était de sortir du camp.

On pouvait circuler librement dans l'intérieur, mais on n'avait pas le droit de le quitter. Comment passer le réseau des sentinelles?

Il était environ dix heures; je marchai vers la lisière du campement. La journée avait été rude, tout le monde dormait et je pus, sans être remarqué, gagner la ligne des avant-postes.

Le champ où mon père était tombé se trouvait bien au-delà, entre les vedettes des deux armées.

Les petits postes étaient assez éloignés l'un de l'autre, et je pus les dépasser sans attirer leur attention.

Le cordon des sentinelles était beaucoup plus serré ; cependant il fallait le traverser sans être vu.

Après avoir marché avec précaution pendant quelques minutes, j'aperçus les silhouettes des soldats se découpant sur l'horizon : leurs regards heureusement se braquaient du côté de l'ennemi, et profitant d'un chemin creux qui s'allongeait dans la direction de l'ouest, je pus passer sans être vu, assez près d'une des sentinelles. A cet instant m'apparut la gravité de mon acte; en sortant du camp, furtivement, la nuit, je commettais le crime de désertion; si j'étais pris, c'était la honte et la mort.

« Fais ton devoir. »

Ces mots de mon père sonnaient encore à mon oreille.

Où était le devoir?

Après une seconde d'hésitation, je crus que le devoir était où m'emportait mon cœur, et je passai. A trente mètres environ en avant des vedettes, les talus du chemin s'abaissaient, et je me trouvai à découvert. Un des soldats m'aperçut et cria : « Qui vive ? ».

Je ne répondis pas et me mis à courir.

On tira ; les balles sifflèrent non loin de moi, mais le tir de nuit est incertain et je ne fus pas blessé.

Après avoir couru deux ou trois cents mètres, je m'arrêtai : je savais que pour déjouer les ruses de guerre, la consigne interdisait formellement aux sentinelles de quitter leur

poste ; je ne serais pas poursuivi. Le terrain situé entre les deux camps formait une sorte de zone neutre où j'étais à peu près en sécurité.

Je respirai une minute et m'orientai

Je me remis en marche, et bientôt je retrouvai la position où nous avions si longuement combattu le matin.

Des cadavres, presque alignés encore, marquaient la place. De nombreux blessés gémissaient, pleuraient, appelaient ; beaucoup d'entre eux avaient pu, en se traînant sur le sol, se réunir par groupes de cinq ou six, et de ces groupes sortaient des cris d'appel à la pitié ou des imprécations. De loin en loin, j'apercevais aussi des ombres sinistres qui parcouraient le champ de bataille, et se penchaient sur les morts. C'étaient des maraudeurs qui dépouillaient les cadavres ou les blessés isolés.

Après une heure d'anxieuse recherche je reconnus mon père à sa chevelure déjà blanchissante. Couché sur le côté, le visage caché par ses bras enlacés, il ne faisait aucun mouvement. Dormait-il ? Etait-il évanoui ? Mort ? Je m'agenouillai ; ma main tremblante s'avança pour tâter son front ; j'y sentis la chaleur de la vie ; son cœur battait ; mais la perte du sang, la privation de tous soins, de tout aliment, lui avaient fait perdre connaissance.

Je lui parlai ; il ne m'entendit pas ; j'essayai de le ranimer sans y parvenir. Si de prompts secours ne lui étaient donnés, il allait sûrement mourir ; il fallait l'emporter. Y parviendrais-je ? Mon père était un homme superbe et son poids dépassait la moyenne. Je passai un bras sous ses épaules, l'autre sous ses jarrets, et, m'arcboutant sur un genou, je réussis à me relever en le soulevant. Quand je fus debout, je me dirigeai vers notre camp du pas le plus rapide qu'il me fut possible ; mon père était toujours évanoui. Je n'oublierai jamais ce que fut cette course dans la nuit. Je pliais sous le poids, mes pieds butaient sur le sol inégal des champs ; la sueur inondait mon corps ; mes bras s'engourdissaient ; ma respiration haletante secouait mes poumons ; mes tempes battaient avec violence, et

les reins me faisaient mal à crier. Parfois je m'arrêtais un instant pour reprendre haleine, mais je ne voulais pas déposer mon précieux fardeau, je sentais que les forces me manqueraient pour le ressaisir et me relever avec lui.

A un moment je me sentis tellement épuisé que je crus que j'allais tomber. Heureusement j'arrivais au bord d'un chemin légèrement encaissé ; je pus m'asseoir sur le bord du talus, et quelques minutes de repos me rendirent toute mon énergie.

Je me relevai, je repartis et, portant le corps toujours inerte de mon pauvre père, j'aperçus enfin dans l'ombre les silhouettes de nos sentinelles.

Une crainte nouvelle s'empara de moi. Ne va-t-on pas tirer sur nous? Ne va-t-on pas tuer mon père dans mes bras? Je criai : « France, ami, ne tirez pas ! » Une vedette m'aperçut et cria ; « Qui vive? » Je répétai : « France, ami ; je rapporte un blessé ; ne tirez pas ! » La sentinelle me laissa approcher et me demanda le mot d'ordre. Je ne le savais pas ; pourtant après mes explications, le soldat me permit de passer et m'indiqua la direction où je trouverais le petit poste.

Quand le sergent qui le commandait eut entendu mon récit, il fit mettre mon père sur une civière improvisée, et l'on nous conduisit au bivouac de notre régiment.

Comment serais-je reçu? Quelle conséquence aurait pour moi ce que je venais de faire? Je n'y songeais pas, je ne pensais qu'à la joie de confier enfin mon père aux soins d'un médecin ; je n'avais d'anxiété que le diagnostic qu'il ferait de sa blessure. On me permit d'accompagner mon père jusqu'à l'ambulance. Quand les chirurgiens l'eurent examiné, leur avis unanime fut qu'on le sauverait, et qu'il serait debout dans quelques semaines. Je consentis alors à quitter l'ambulance, et deux soldats me conduisirent à mon colonel pour qu'il décidât de mon sort.

Le soleil se lève de bonne heure au mois d'août. Il faisait déjà jour quand j'arrivai devant la tente de mon chef. Il était levé, et s'apprêtait à sortir pour inspecter son régiment.

Il demanda pourquoi l'on m'amenait ainsi. Je lui contai mon histoire ; il en parut ému et dit simplement : « Il me faut vous traduire devant un conseil de guerre ou demander pour vous la médaille militaire. Je vais prendre des informations et si votre récit est exact je crois que je demanderai la médaille. Laissez-le libre, » ajouta-t-il en se tournant vers les hommes qui m'avaient amené. Puis, me serrant la main, il me dit : « On se battra sans doute encore aujourd'hui, un soldat comme vous ne doit pas manquer à l'appel un jour de bataille. »

Il s'éloigna, et je fis en moi-même de longues réflexions sur l'incertitude de la justice humaine.

DU PATRIOTISME

On ne se battit pas ce jour-là. Le lendemain seulement se livra la terrible bataille de Gravelotte. J'y fis mon devoir et je m'attirai les félicitations de mon colonel en allant ramasser sous le feu mon capitaine, qui venait d'être frappé par une balle : « C'est votre spécialité, » ajouta mon colonel en souriant.

En effet, mon éducation philosophique me portait aux actes de salut plutôt qu'à l'œuvre de mort. Mon patriotisme était fait d'amour et non de haine : j'aimais ma patrie, j'étais prêt à me sacrifier pour elle, mais je n'éprouvais pas de haine pour ces hommes que la politique et la diplomatie amenaient malgré eux, un fusil à la main, en face de nous.

Ces soldats aux noirs uniformes, aux casques pointus, ne sont-ils pas des hommes, et tout homme n'est-il pas mon frère ? Jésus-Christ l'a dit, la philosophie l'affirme. Et pourtant le patriotisme me commande de tuer ces hommes. Comment une telle contradiction est-elle possible entre deux sentiments si beaux, si nobles et si généralement acceptés.

Ah ! c'est que l'affirmation de la fraternité humaine est un principe théorique et définitif, tandis que le patriotisme est un fait pratique et transitoire. Ceci mérite d'être médité, étudié à fond.

Tous les hommes sont frères, affirment les grands évangiles, religieux ou philosophiques.

Hélas ! ce sont des frères qui se ressemblent bien peu, et qui vivent entre eux comme des loups. Isolées dans leurs sables ou dans leurs forêts, les races humaines s'ignorent longtemps les unes les autres, et quand enfin elles se trouvent en présence, ce ne sont pas des sentiments fraternels qui les précipitent l'une vers l'autre. C'est la guerre!

Comment en serait-il autrement ?

Ces êtres, qui appartiennent physiologiquement à la même espèce, n'ont pas même visage, même couleur de peau; ils parlent des langages différents et ne peuvent se comprendre : leur façon de vivre, leurs mœurs, ne sont pas semblables; leurs intérêts paraissent contradictoires ; leurs droits ne sont pas délimités ; aucune convention de justice ne les lie ; entre eux, nulle affection, nul traité, nulle confiance. La crainte et l'orgueil seuls se tiennent debout entre les deux camps.

Pour défendre le sol natal, pour protéger les biens particuliers et nationaux, pour vivre, on ne peut compter que sur sa propre force.

Et les armes se croisent, et le sang coule, et les corps humains jonchent le sol, et la victoire fait du vaincu un esclave, du vainqueur un oppresseur.

Telle est la réalité.

Les hommes ne sont point frères encore ; ils ne le sont point par la naissance, par le passé ; mais ils peuvent le devenir; ils le deviendront par sagesse, ils le deviendront dans un avenir plus ou moins éloigné.

Et malgré l'apparence, c'est à cette œuvre que tend véritablement le patriotisme. Quelle est la nature propre du patriotisme ? Tient-il à la race, à la langue, à l'affinité de goûts et de mœurs ?

Evidemment non.

Dans les rangs de l'armée allemande marchaient des descendants des familles françaises exilées par la révocation de l'Edit de Nantes. Dans les troupes françaises se trouvaient de

nombreux Alsaciens, dont l'origine germanique ne peut être contestée. La Belgique parle français et n'est pas française. Les Suisses parlent allemand, italien ou français, et restent Suisses. En France, les Basques, les Provençaux, les Bretons, les Flamands, les Normands, les Lorrains, les Auvergnats, les Picards sont différents de race, de langage et de mœurs. Et pourtant la France est la France, et tous les Français sont liés par un commun patriotisme.

Quelle est donc la nature de ce lien?

C'est à n'en pas douter un lien purement politique.

Il tire ses origines des actes diplomatiques qui ont successivement grossi un noyau primitif de groupement humain. Notre sentiment fraternel de patriotisme s'étend à tous les êtres que des actes diplomatiques ont rattachés à notre organisation politique. Le patriotisme nous donne pour frères les Arabes de l'autre France, les noirs du Sénégal, les hommes jaunes du Tonkin ou de Madagascar.

Où est la limite naturelle d'un groupement humain?

Nulle part.

Les nationalités enjambent les Océans et les montagnes, et l'étude du passé enseigne que les groupements humains croissent incessamment en étendue et en densité.

La famille, le clan, la tribu, la peuplade, la cité, la province, la nation, sont les étapes successives d'une marche régulière vers un but visible, le groupement des hommes en masses de plus en plus considérables.

A chacune de ces étapes correspond un sentiment de solidarité, un patriotisme limité à l'étendue du groupement.

Notre propre histoire en fournit de nombreux et décisifs exemples. Nous avons connu, nous connaissons encore l'esprit de clocher.

La France, pour se constituer, a dû faire de véritables conquêtes sur le patriotisme provincial; ce sentiment était si vivant encore en 1789 qu'il s'est imposé aux préoccupations des législateurs, et c'est pour renforcer le sentiment national

que l'Assemblée Constituante a brisé les anciennes divisions territoriales et organisé la France en départements.

Le patriotisme actuel est-il un sentiment définitif? Ne devra-t-il pas s'élargir à son tour, et englober dans une même fraternité des centaines de millions d'hommes.

Cela est vraisemblable et désirable.

Vraisemblable. Aucun fait nouveau n'a dévié la loi d'accroissement, qui a jusqu'ici présidé aux groupements humains. Au contraire.

La merveilleuse facilité des transports et des communications apprend aux hommes à se connaître mieux, et les rapproche davantage.

Désirable. A mesure qu'elles grossissent, les masses humaines deviennent d'autant plus puissantes pour la défense contre les forces physiques et contre les autres espèces animales; d'autant plus puissantes pour l'exploitation, la mise en valeur du globe terrestre, patrimoine commun.

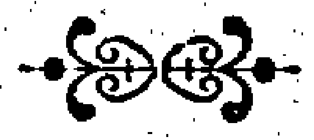
N'ayant plus à lutter contre-elle-même, se consacrant uniquement aux arts de la paix, l'humanité vaincra aisément ses véritables ennemis, qui sont l'ignorance, le vice et la misère.

En attendant ces temps meilleurs, qu'il faut appeler de tous nos vœux et hâter de tous nos efforts, que notre patriotisme ait toute l'envergure que comporte le siècle où nous vivons!

Accomplissons nos devoirs patriotiques avec amour et sans haine. Soyons sans préjugés, sans colère, sans rancunes contre ceux qu'une montagne ou un fleuve séparent encore de nous, et que l'avenir promet pour frères à nos enfants. Qu'importe l'heure de la réunion inéluctable? Elle viendra sûrement, et dès aujourd'hui nos relations internationales doivent être dominées par cette idée que si l'étranger n'est pas notre frère, il est digne de l'être et le sera.

(A suivre.)

Théodule BRANCHE.



UN NOVICE (1)

— Lucien disait, en désignant du doigt :

— Ceci est une pochade de l'an dernier : un coin de bois à Viney ; — l'esquisse de « mon salon » d'il y a deux ans : une vieille femme et une fillette travaillant auprès d'une fenêtre ouverte au soleil. C'est un curé qui m'a acheté le tableau ; il m'a fait mettre une auréole au front de la petite et il a appelé ça : *Enfance de la Vierge*... Là haut, un projet de Sainte-Cécile, une idée que j'ai eue ; je la reprendrai peut-être plus tard, c'est à voir... — Une Vue de la vallée de Chevreuse ; — des études pour une « grande machine » à laquelle j'ai renoncé, la trouvant trop lourde encore .. »

Et comme Jean s'était arrêté devant un panneau couvert de paysages très clairs, largement traités, flamboyants de vie, le peintre s'écria, enthousiasmé :

— Ah ! ça, ça, ce sont des toiles de Villemain, un camarade à moi qui me les a laissées, n'ayant plus de place dans son atelier. L'an dernier encore, il logeait ici avec moi... Hein ? quel coup de soleil dans cette sacrée peinture ! Je ne sais pas comment il s'y prend, cet animal-là, pour voir si lumineux ! On dirait qu'il a de l'air au bout de ses brosses... Crois-tu que ça grouille tout çà ? Regarde-moi ces moutons, pressés, culbutés en tas dans les prairies... ; et le chien, au premier plan, est-il fait, court-il, en a-t-il un élan ? On dirait que d'un bond il va sortir du cadre ! Puis, comme toutes les valeurs sont bien observées ! Vois donc le sentier, là-bas,

(1) Voir le n° 6, Juin 1907.

comme il s'en va dans le fond ! Tout cela avec simplicité ; ce n'est rien : toc, toc,.. ça y est !...

Et la main à demi-fermée, du pouce, il avait un geste dans l'espace, qui indiquait.

Il reprit :

— Ah ! c'est bougrement riche de dessin, de couleur, d'ensemble ! Il y a des moments, parole d'honneur ! où j'ai l'envie de lâcher mes grands bonshommes, qui ne veulent rien dire, pour cette nature qui vibre tant !... Oui, mais voilà ! on n'apprend pas ça, faut l'avoir en soi...

Jean ne disait mot, choqué par cette peinture que son ami lui vantait et qu'il trouvait, lui, effrayante, brutale, malsaine. Les tons hurlaient, s'injuriaient. Ce devait être un rustre celui qui bâclait de telles besognes !

A présent, il s'intéressait aux tableaux de Lucien ; ils lui paraissaient très doux, pleins de charme dans leur monotonie reposante.

Il voulut féliciter son ami. Mais Preslot, l'interrompant.

— Vois-tu, il ne faut pas me faire de compliments. Je ne sais rien, ne suis jamais sûr, les yeux bouchés. Nous sommes tous les mêmes aujourd'hui : dès que nous commençons à savoir à peu près camper un bonhomme, nous nous figurons être très forts, n'avoir plus besoin de conseils, ni d'études ; nous lâchons nos maîtres, et, fiers, nabots, déséquilibrés, nous partons à la conquête du monde. La seule qualité qui nous reste, pauvres nains, c'est ce toupet que nous avons de nous attaquer à ce géant, le plus retors des arts, qu'est la peinture !... Avec ce système, nous ne ferons jamais rien de très bon... Autrefois, on était ouvrier avant que d'être artiste, et on apprenait son métier, quitte à crever de faim, avant que d'en vivre.

— On vit trop vite aujourd'hui !

Ils s'étaient assis de nouveau. Un silence se fit. Le peintre, les yeux partis très loin, songeait.

Maintenant, la lumière tombait si crûment du vitrage au centre de la pièce, que le reste de l'atelier, avec toutes ses cho-

ses encombrantes, semblait plongé dans la pénombre. Les objets paraissaient flous, papillotaient, comme enveloppés d'une buée, tandis que le mannequin, revêtu d'oripaux mélancoliques, avait dans le fond, des poses exagérées de personne raisonnable.

Alors, Lucien, subitement revenu de son rêve, lâcha :

— Bah ! si ce n'est pas un art, c'est un métier comme un autre, la peinture ! C'est dommage, pourtant. L'essentiel, de nos jours, vois-tu, c'est d'être roublard. — Porter de beaux habits, du linge immaculé, avoir l'élégance outrée de petit juif, avec un je ne sais quoi : un nœud de cravate, un tralala quelconque qui vous distingue un brin des autres ; dire à tous qu'on a de l'argent, beaucoup d'argent... et du talent, donc ! — Les besoigneux ont tort. — Avec cela on arrive à tout.

Il s'arrêta un instant. Et puis :

— C'est sale ce que je te dis là, hein ?...

Tiens, n'en parlons plus et allons déjeuner; car je te garde, n'est-ce pas ?

Et comme Jean, par discrétion, s'excusait :

— Allons, ne fais donc pas la bête, Mademoiselle !

Il procéda minutieusement à sa toilette ; tout en s'habillant, il parlait encore :

— Tiens, Villemain, en voilà un qui se fiche des autres et du qu'en dira-t-on ? Il peint comme il sent, comme il voit, et si ça ne plaît pas, tant pis ! Il est dans le vrai !...

— A faire ce métier-là, il ne deviendra jamais millionnaire, dit Jean.

— Qui sait ?... Le public qui choie les médiocres est sensible, pourtant, au dédain des forts. C'est une jolie femme nerveuse qui a besoin d'être battue...

Mais l'attention de Jean fut attirée sur une toile qu'il n'avait pas aperçue tantôt : c'était un portrait de jeune fille, un profil de rousse aux yeux étranges, bleus et verts tout à la fois. La tête seulement se détachait de l'ensemble, finement traitée, intéressante de dessin, adorable de fraîcheur. Elle avait le port un peu hautain d'une diane chasseresse, le nez

légèrement aquilin, les narines ironiques, avec, aux coins relevés des lèvres, une petite moue mignarde de conquérante de cœurs. La gorge et le buste n'étaient encore qu'une ébauche où l'on distinguait confusément le corsage largement échancré et la blancheur heurtée du haut de la poitrine et des bras.

— Comment la trouves-tu ? demanda Lucien qui avait suivi les yeux de son ami ; jolie, n'est-ce pas ?

Oui jolie, en effet. Mais toute cette petite personne si coquettement posée, si hardiment décolletée offusquait souverainement les goûts sages de Jean.

Il dit, sans répondre directement :

— C'est une actrice.

— Oh ! non ; une jeune fille du monde.

— Du vrai monde ?

— Du vrai monde... — Mademoiselle de Saint-Price, s. v. p. ! Nous donnons dans la noblesse maintenant ; et nous n'en sommes pas plus fier. Je ne toucherai, plus que probablement, pas un sol là-dessus ! Mais les de Saint-Price sont une relation utile, — et c'est si amusant à faire ces jeunes filles !...

Il était prêt ; très élégant dans sa redingote ample, une grosse cravate nouée négligemment autour du col haut qui lui meurtrissait le cou.

— Hein ? tu me regardes !... Un bourgeois, mon cher, le premier boursier venu. Je te l'ai dit : faut ça !

Cependant il revint au portrait :

— Je suis assez content de moi. Ça vient bien, n'est-ce pas ?... Madame de Saint-Price est la veuve de ce commandant tu sais, emporté à Saint-Privat, tué sous son cheval,. . un vrai héros.

Mais une horloge, au dehors sonna midi :

— Allons, sortons !... Te souviens-tu de Jammin, le pion de septième, qui filait les demoiselles de magasin, à la brune, et que nous avons surpris un soir en galante aventure ? Bon dieu ! quel charivari ! Nous étions une dizaine : Letinois,

Tandaigue, Maligne, Pontarlès... et les autres, qui dansions en rond autour des amoureux... Tu n'en étais pas, toi, Mademoiselle, c'est vrai!...

Lorsqu'ils furent dans la rue, le peintre prit fraternellement le bras de son ami.

— Nous allons passer une bonne journée, hein? Tu me parleras de la tante Aurélie, du commandant... Les petites sœurs doivent être de grandes demoiselles, maintenant?...

CHAPITRE IV

Une amitié étroite ne tarda pas à s'établir entre Jean et Lucien, l'intimité des anciens jours qui les tenait, jadis, des après-midi entières, sous la grange parfumée de foin, à se conter les histoires naïves de leurs seize ans.

Souvent le soir, après le labeur de la journée, ils se retrouvaient dans un débit de vins de la rue de Vaugirard où les consommations étaient à bon compte. Jean y avait lié connaissance avec quelques camarades de Lucien, des étudiants, des artistes. On l'avait bien un peu blagué dans les commencements. Le neveu de la tante Aurélie prêtait naturellement à rire à ces garçons grandis sur le pavé de Paris, poussés à la diable, dont les allures débraillées et indépendantes ne coordonnaient guère avec ses mines embarrassées de provincial élevé par une demoiselle confite en dévotion.

Par une indiscrétion involontaire de son ami d'enfance, ils avaient appris ce surnom de « Mademoiselle » dont on avait baptisé Jean au collège et, eux aussi, spontanément, sans méchanceté d'ailleurs, l'appelaient ainsi maintenant.

Lui riait. Il se laissait plaisanter avec une telle bonne grâce, il avait si bien montré en maintes occasions l'esprit fin qu'il possédait sous ses gaucheries de garçon timide, que tous s'étaient pris d'affection pour lui.

C'est à l'une de ces réunions d'après-dîner que Jean

connut ce Villemain dont la peinture l'avait tant effarouché lors de sa première visite à Preslot.

Le paysagiste paraissait avoir une trentaine d'années. C'était une de ces natures épaisses d'hommes du Nord, silencieuses et réfléchies, que rien n'émeut et qui font leur trouée dans la foule d'une marche pondérée et sûre. Il était de haute taille, lourd de forme, rouge de cheveux et de visage, avec des yeux toujours voilés et indéfiniment songeurs.

Tout de suite il était devenu l'ami de Jean. Il lui dit une fois :

— Moi aussi j'étais né pour le repos et la vie bourgeoise. J'aurais aimé me marier, avoir une femme simple et une ribambelle d'enfants piailleurs. Voyez un peu ce que la vie a fait de moi. Je me suis donné à l'art pour en faire mon passe-temps favori, ayant du pain sur la planche, une fabrique de drap qui m'attendait là-bas, au pays, à Roubaix; l'art m'a pris tout entier, et finira par me manger quelque jour. J'ai renoncé à un avenir certain, j'ai rompu avec le père, la mère, mon aîné, les oncles, toute cette famille que j'aime tant !... et me voici un misérable. Je trouve ma consolation dans la nature, notre mère à tous et la seule maîtresse.

Et, en l'entendant parler ainsi, on comprenait qu'il l'adorait de tout son être et, qu'en effet, elle était bien pour lui la seule maîtresse. Il ne vivait que pour elle et par elle, l'admirant toujours, s'exaltant à la contemplation de ses beautés renaissantes, l'épiant avec jalousie jusque dans ses horreurs. Elle lui apparaissait comme une courtisane véritable, avec ses câlineries enjôleuses et ses vices rabaissants.

Cette année là, malgré le rude hiver, il ne venait qu'à de rares intervalles se *remiser*, comme il disait, à l'atelier de Lucien. Il était toujours dehors, courant la campagne, fouillant les environs de Paris. Sa chère nature l'enchantait encore davantage sous la rigidité désolante de ses neiges...

Jean s'affinait dans la fréquentation constante de ses amis.

Maintenant, il prenait un intérêt plus vif aux études de

Lucien. Chaque dimanche, dès le matin, il s'installait dans l'atelier. Il y passait des heures lentes, suivant les progrès du peintre, l'avancement de ses toiles, goûtant inconsciemment ce charme qui se dégage de l'intérieur d'un artiste.

Lucien travaillait avec acharnement à une « nouvelle machine », comme il disait.

C'était l'idylle touchante de deux vieilles gens : lui cassé, rapetissé par l'âge ; elle, vaillante encore, le soutenant d'un bras affectueux, tandis qu'ils allaient par les allées d'un parc.

Le modèle, un ancien ouvrier devenu impotent, tenait difficilement la pose, secoué, de temps à autre, d'une toux creuse et opiniâtre.

Les moindres coins de l'atelier étaient devenus familiers à Jean. Il connaissait en détail les esquisses appendues aux murs, il n'ignorait plus rien de leur histoire intime. Mais ses yeux étaient ramenés toujours sur ce portrait de jeune fille au fin profil de rousse, qu'il avait pris d'abord pour celui d'une actrice en vogue.

Maintenant le torse se dessinait plus franchement, la gorge si jeune se modelait parmi les dentelles du corsage échancré, on devinait vaguement les seins à peine formés qu'accentuait la cambrure un peu forcée de la taille. Les bras demeuraient à l'état d'ébauche, largement peints, à grands coups de brosse, d'une fraîcheur inouïe.

Or, un dimanche de février que Lucien travaillait, d'après ses études, à son tableau « l'Idylle de vieux » et que Bornier, vautré sur les coussins du divan, rêvassait comme à son habitude, une main familière frappa à la porte. Le peintre eut un geste d'ennui. Puis, se ravisant.

— Ce doit être cet animal de Villemain qui aura oublié sa clé, dit-il. Veux-tu voir Jean.

Et le jeune homme ayant ouvert, ce fut comme un coup de printemps et de folie qui entra.

Il s'effaça contre le mur pour laisser passer deux femmes d'une extrême élégance : l'une paraissait avoir trente-cinq ans sous sa voilette, la taille un peu épaisse déjà ; l'autre, trop

jeune pour sa mise, svelte, élancée, une enfant qui serait dame. Elles avaient des gerbes de fleurs entre les bras. Ce fut un flot de paroles pressées, avec des rires et des froufrous de jupes.

— C'est nous. Ah! vous ne vous y attendiez pas! Une vraie surprise, hein?... Nous sommes revenues de Nice, hier, et nous vous apportons ces fleurs de là-bas. C'est gentil,... oui? mais vous êtes tout drôle aujourd'hui! Regardez-nous; voyons; un sauvage!...

(A suivre.)

ALEXIS NOEL.

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 5115-6-07